

« La justice restaurative marche des échanges »

Dans le film « Je verrai toujours vos visages », qui sort ce 5 avril, la réalisatrice française Jeanne Herry aborde le sujet méconnu de la justice restaurative. Porté par un casting cinq étoiles et nourri par un gros travail de documentation, le film est puissant et bouleversant.

ENTRETIEN

FABIENNE BRADFER
ENVOYÉE SPÉCIALE À PARIS

Depuis 2014, en France, la justice restaurative propose à des personnes victimes et aux auteurs d'infraction de dialoguer entre eux dans des dispositifs sécurisés. Jeanne Herry, remarquée avec son film *Pupille*, qui parlait de l'adoption, en a fait le sujet de son troisième long-métrage, réunissant un beau panel d'acteurs (Gilles Lellouche, Adèle Exarchopoulos, Leïla Bekhti, Miou-Miou, Dali Bensalah, Jean-Pierre Darroussin, Elodie Bouchez...). Pour réussir cette fiction, elle a planché sur son sujet, notamment aidée par Noémie Micoulet qui, depuis 2016, travaille au sein de l'Institut français de justice restaurative (IFJR) en tant qu'animatrice de rencontres condamnés-victimes et de médiations restauratives, ainsi qu'en tant que formatrice en justice restaurative.

Comment avez-vous perçu que la justice restaurative pouvait être un bon sujet de cinéma ?

C'est un meilleur sujet de cinéma que de documentaire car moi, je peux raconter les rencontres alors qu'un documentariste n'a pas le droit d'aller les filmer puisque ces dispositifs marchent aussi parce qu'il y a la confidentialité. Car les échanges sont d'ordre hyper intime, hyper émotionnel, avec parfois beaucoup de dévoilement de part et d'autre, ce qui est garanti par le fait qu'il n'y a pas de témoin extérieur. Pour aller en immersion comme je le fais, je ne pourrais pas emprunter la voie du documentaire. Et cela ne m'intéresse pas car ce qui me passionne, c'est d'écrire pour les acteurs et travailler avec eux. Dans ce sujet, j'ai trouvé qu'il y avait du cinéma et du romanesque partout. C'était un terrain de jeu formidable pour écrire, déployer des personnages. Ce sont de belles trajectoires, des situations intenses, des scènes d'action psychologiques très fortes, de beaux personnages à incarner.

Dans ce genre de processus de réparation, on imagine qu'on ne met pas n'importe qui en face de n'importe qui...

Effectivement. Il faut que les agresseurs aient une reconnaissance au moins partielle de leur culpabilité. Et c'est parce qu'ils ont déjà cette reconnaissance que la confrontation avec les victimes peut potentiellement achever de les responsabiliser. De même, les victimes ne rencontrent pas leurs propres agresseurs, mais des gens qui ont commis le même type d'infraction.

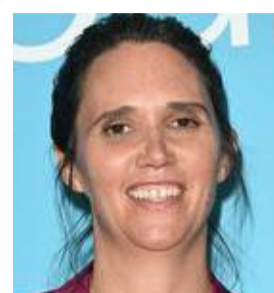
Quelle était l'importance de proposer deux voies : le collectif composé de victimes et d'agresseurs qui se retrouvent régulièrement au sein de la prison et une démarche plus individuelle avec cette jeune femme qui se prépare à la rencontre avec son frère qui l'a violée dans son enfance ?
Ce sont les deux mesures de justice res-

taurative qui sont le plus fréquemment mises en place en France, la médiation et les cercles de rencontres, et je n'avais pas envie de choisir. Il s'agit dans chaque cas de faire dialoguer des agresseurs et des victimes, mais cela offre deux géométries différentes, d'un côté une dizaine de personnes, de l'autre un face-à-face. Cela me permettait une richesse de plans, de travailler sur les corps, d'avoir une matière riche visuellement. Ce n'est pas la même chose d'avoir été agressée une fois et d'en sortir extrêmement traumatisée que de dire sa colère à quelqu'un qui a fait la même chose que son agresseur. Et c'est encore différent de vouloir revoir son frère qu'on a aimé et qui est aussi un agresseur. Ce sont des complexités différentes et j'avais envie de toutes les explorer. C'était gourmand de ma part.

Quel fut le travail préparatoire pour être au plus juste dans votre envie cinéma ?

Ce sujet m'a passionnée. Intellectuellement. Ne pouvant pas assister à des rencontres entre victimes et agresseurs, j'ai assisté à des formations d'animateurs comme on le voit au début du film avec Jean-Pierre Darroussin. J'ai aussi suivi la formation de médiatrice comme l'incarne Elodie Bouchez dans le film. Et j'ai écrit le rôle pour elle, m'appuyant sur sa discrétion, son émotivité. Après *Pupille*, je la faisais passer de l'autre côté du bureau et elle devient la solidarité. En face, il me fallait une actrice très émotionnelle aussi, sachant se laisser traverser tout en respectant le texte, c'est pourquoi j'ai choisi Adèle Exarchopoulos qui est une actrice vibrante. Noémie Micoulet, de l'Institut français pour la justice restaurative, m'a beaucoup aidée à recueillir des témoignages qui ont nourri mon scénario.

Comment avez-vous réfléchi la dynamique du film car, si on résume, ce sont des gens assis qui échantent ?



La réparation de l'être humain est conditionnée à la recréation du lien. On se répare par les autres, par le dialogue

”

Restaurative ou restauratrice ?

Deux terminologies pour une seule et même pratique. Inscrite dans la directive de l'Union européenne 2012/29 du 25 octobre 2012, la justice restaurative a été consacrée en France par la loi du 15 août 2014 relative à l'individualisation des peines et renforçant l'efficacité des sanctions pénales. En Belgique, l'usage veut que, dès 2014, les spécialistes du droit ont commencé à privilégier l'usage de la formule « justice restauratrice », ce que les intervenants belges de ce dossier ont tenu à faire.

F.DE

C'est justement cela qui était beau dans ce dispositif, c'est que les corps soient statiques. Il était même important que chacun reste à sa place dans le cercle et, en même temps, ce sont des processus très, très dynamiques car les gens parlent, écoutent, font des efforts pour se raconter. Il ne s'agit pas d'échanges de bavardage. Donc, c'est très dynamique dans les têtes, dans les cœurs. Ça fait bouger les gens à l'intérieur d'eux-mêmes et c'est cela qu'il fallait raconter. C'est par les acteurs que ça passe, et par une réalisation mise au service des acteurs, saisir ce qui les traverse, autant l'écouter que la parole.

Votre film parle de réparation mais avant tout, il s'agit de recréer le lien. La période covid a mis en évidence l'importance du lien social dans nos vies. Cela a-t-il nourri votre scénario ?

La réparation de l'être humain est effectivement conditionnée à cette recréation du lien. L'un génère l'autre. On se répare par les autres, par le dialogue. Je ne m'y intéresse pas pour rien. Moi aussi j'ai vécu le confinement. Mais plus encore, c'est la fracture du lien dans la société française qui me touche. Oui, il y a les inégalités sociales qui sont criantes mais, au-delà, je vois une vraie fracture relationnelle entre les Français. On est dans une période qui valorise énormément les affrontements, les clachs, qui polarise très fort les débats. C'est difficile de dire ce qu'on pense sans devoir choisir un clan, un camp. Moi, cela ne me convient pas du tout. Je trouve cela très pénible et décourageant. Je ne vais pas sur les réseaux sociaux mais ce que j'en entends, c'est une cacophonie épouvantable. En faisant la tournée en province avec le film, beaucoup m'ont dit qu'il fallait le montrer dans les collèges pour apprendre à se parler, pour arrêter de valoriser le clash. Mais je pourrais aussi le montrer à l'Assemblée nationale ! J'ai la sensation que je ne suis pas la seule à trouver cette période compliquée à vivre et à ne plus me retrouver dans des débats et des échanges qui n'en sont pas. Il y a longtemps que je pense que le courage et la puissance sont du côté de la nuance et pas de la radicalité. Cela fait trois ans que je baigne dans des dispositifs qui permettent aux gens de se parler, de s'entendre, de s'écouter. Et ça fait du bien ! Car il y a quelque chose de civilisé.

Le cinéma est-il réparateur pour vous ?

Oh oui ! Le cinéma m'a aidée à vivre, à me construire. Je suis réalisatrice et j'ai la chance de pouvoir m'exprimer pleinement. Mais comme spectatrice, depuis que je suis enfant, le cinéma me fait connaître le monde, d'autres réalités que la mienne.

En voyant votre film, on pense à la série d'Arte « En thérapie », qui a très bien marché. Pourquoi pensez-vous que les gens plébiscitent ce genre ?

Cette série était extrêmement bien écrite, bien jouée, bien réalisée. Je l'ai regardée et pendant l'écriture de mon scénario, elle m'a confortée dans l'idée que je n'avais pas besoin d'illustrer les récits des gens car les voir se raconter ou écouter suffisait. J'ai adoré la place qu'*En thérapie* donnait aux spectateurs. J'ai regardé cette série avec beaucoup de plaisir, d'apaisement. J'avais de la place, je pouvais respirer, cela déclenchait mon imagination, je me faisais mes propres images, je faisais des allers-retours entre ma propre vie et celle des personnages. Il y avait un temps dédié à la parole et à l'écoute, chose pas si facile que ça dans notre vie trépidante et même dans une certaine hystérisation du cinéma. Je suis contente si mon film réserve lui aussi un endroit de respiration aux spectateurs, même si c'est tendu. Notre époque me fait peur, je suis anxieuse de la suite et pleurer sur des histoires, ça fait du bien. Des films qui arrivent à libérer un peu d'émotion, ça fait du bien !

« Il faut que les agresseurs aient une reconnaissance au moins partielle de leur culpabilité. Et c'est parce qu'ils ont déjà cette reconnaissance que la confrontation avec les victimes peut potentiellement achever de les responsabiliser. »

© DR.

